NOS DISPARUS

Du même auteur

Le Dernier Arbre
Seuil, 2013

TIM GAUTREAUX

NOS DISPARUS

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR MARC AMFREVILLE

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre a été édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *The Missing*
Éditeur original : Vintage Books, États-Unis
© Tim Gautreaux, 2009
ISBN original : 978-0-307-45468-3

ISBN : 978-2-02-108274-6

© Éditions du Seuil, août 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

pour mon père, Minos Lee Gautreaux,
qui m'a appris à aimer les enfants
et les bateaux à vapeur

Chapitre 1

Adossé au bastingage du navire, Sam Simoneaux résistait au vent qui faisait rage tandis que son lieutenant progressait péniblement dans sa direction, luttant contre les embruns, s'agrippant tant bien que mal aux taquets, aux cordages et aux poignées des vannes.

« Pas vraiment beau à voir, sous le pont ! lui cria le lieutenant dans la bourrasque.

– Sûr ! Ça pue tellement que ça vous coupe l'appétit.

– J'ai remarqué que vous aviez un léger accent. D'où venez-vous ? »

Sam le plaignait sincèrement. Le lieutenant faisait tout ce qu'il pouvait pour s'attirer la sympathie de ses hommes, mais aucun d'eux ne parvenait à imaginer qu'un blondinet pareil, maigre comme un coucou et droit sorti de sa ferme de l'Indiana, pût un jour les mener au combat.

« Non, je ne crois pas avoir d'accent. Mais vous, oui. »

Le lieutenant lui jeta un regard étonné.

« Moi ?

– Ben oui. Là d'où je viens, au sud de la Louisiane, je ne connais personne qui parle comme vous. »

Le lieutenant sourit.

« Dans ce cas, tout le monde a un accent. »

Sam observa les embruns qui dégoulinaient sur les pâles taches de rousseur de l'officier, songeant que, par un jour blanc de givre, il serait presque invisible.

« Vous avez grandi dans une ferme ?

– Exact. Ma famille est arrivée du Canada il y a environ vingt ans.

– Moi aussi j'ai été élevé dans une ferme, mais je me suis dit que je pouvais essayer de faire mieux. Une de nos voisines avait un piano et elle m'a appris à en jouer. À seize ans, je suis parti à La Nouvelle-Orléans pour me rapprocher de là où ça swinguait. »

Le lieutenant se pencha en avant pour résister à la bourrasque suivante.

« Je vous rejoins sur ce point. Je ne suis pas capable de lancer les balles de foin assez loin pour faire un bon fermier.

– Encore combien de temps pour arriver en France ?

– Le colonel dit trois jours, le capitaine deux, et le pilote quatre. »

Sam hocha la tête.

« Comme d'habitude, personne ne sait vraiment où on en est.

– Que voulez-vous ? C'est une grande guerre », répondit le lieutenant.

Ils regardèrent une énorme vague monter à l'assaut de la coque rouillée du bateau et submerger une équipe de mitrailleurs blottis sur une coursive inférieure, dans un abri de fortune composé de sacs de sable entassés ; le déluge précipita les hommes à terre et ils glissèrent à plat ventre dans l'écume sur toute la longueur du pont.

S'ensuivit un cortège affligeant de plusieurs jours de grosse mer, les déferlantes aux crêtes de silex se brisant contre la proue et des rafales d'embruns criblant les hublots comme des éclats de verre. Sam dormait à l'intérieur du navire, parmi les milliers d'hommes qui gémissaient, râlaient et ahanaient, mais il passait ses heures de veille au bastingage, souvent en compagnie de son ami, Melvin Robicheaux, un petit dur à cuire originaire des environs de Baton Rouge.

Le 11 novembre 1918, leur bateau échappait au maelström de l'Atlantique et touchait terre à Saint-Nazaire, où les quais étaient

envahis d'une foule en délire, certains se trémoussant deux par deux et d'autres exécutant de folles farandoles.

Robicheaux les montra du doigt par-delà le flanc rouillé du navire.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à danser ? Il y en a plein avec des bouteilles de vin à la main. Tu crois que c'est pour fêter notre arrivée ? »

Remorqueurs et locomotives de fret actionnaient leur sirène dans une épaisse nappe de fumée de charbon. Tandis qu'il observait la liesse populaire, Sam se réjouit d'arborer son fusil. Après tous ces malheurs, les Français paraissaient fous de joie à l'idée de la victoire toute proche. Cependant, alors que les remorqueurs sifflaient en poussant le navire contre le dock, et comme il ne se trouvait pratiquement personne pour adresser des signes de bienvenue aux marins, il devina que toute cette allégresse ne saluait pas seulement leur arrivée mais un événement autrement plus important.

Quatre mille soldats débarquèrent sur le quai, et quand tous les hommes eurent avancé en rang par deux jusqu'aux hangars protégés du vent, un colonel escalada une pile de caisses de munitions et annonça dans un porte-voix que l'armistice venait d'être signé et que la guerre était finie.

Beaucoup exprimèrent bruyamment leur enthousiasme, mais une partie des jeunes recrues semblaient déçues à l'idée de ne plus avoir d'ennemis à abattre. Leurs fusils en bandoulière, les munitions empilées dans les caisses de bois, les canons qu'on était encore en train de décharger à l'aide des grues poussives du port : tout leur parut soudain bien dérisoire. Sam se demanda ce qu'il allait pouvoir raconter de son expérience de la guerre à ses potes restés au pays. Les trophées les plus précieux étaient les histoires qu'on rapportait, et celle-ci ne lui attirerait que des rires moqueurs.

Robicheaux lui enfonça dans le dos l'extrémité du fourreau de sa baïonnette.

« On dirait le jour où tu as essayé de décrocher un boulot chez Stein.

– Quoi ?

– Stein, le marchand de chaussures.

– Oui, je vois ce que tu veux dire. »

Il avait tenté pendant deux semaines de se faire engager chez Stein, le Palais de la Chaussure, dans Canal Street, mais le lendemain du jour où le vieil homme s'était finalement décidé à l'embaucher Sam s'était présenté au travail et avait découvert une couronne accrochée à la porte, accompagnée d'un billet dactylographié annonçant la mort de Solomon Stein et la fermeture définitive de son magasin.

Ils gardèrent les rangs pendant une heure, et Sam se sentit plutôt embarrassé et inutile tandis que les officiers tentaient de décider que faire de tous ces soldats et de leurs tonnes d'équipement. Le point fort de Sam était la patience, ou au moins une capacité à attendre que survienne quelque chose de bon, et donc il resta là à regarder tranquillement les civils manifester leur joie tandis qu'autour de lui les hommes grommelaient qu'ils allaient sans doute rembarquer pour une traversée tout aussi éprouvante en sens inverse. Il faisait froid, et il avait faim. Au bout d'un temps interminable, des gamins poussant des chariots de nourriture firent leur apparition et donnèrent à chaque soldat une minuscule miche de pain dur, d'où dépassait comme une langue livide une fine tranche de fromage. Puis on les fit marcher durant huit kilomètres jusqu'aux limites de la ville, où ils établirent leur campement dans un pré à l'herbe rase qui, à en juger par les souches et les statues en bronze aux poses affectées, avait dû autrefois être un parc à l'anglaise. Une brise glaciale s'engouffrait dans le boulevard qui menait au campement, et Sam boutonna sa vareuse jusqu'au col et referma sa pèlerine. Il n'avait jamais senti un vent aussi pénétrant de sa vie.

Cette nuit-là, il crut mourir de froid. Robicheaux, son compagnon de tente, allongé sur son lit de camp, déversait un flot continu de paroles.

« Eh, Simoneaux ! Tu sais de quoi je rêve ? D'un bon feu. Des patates brûlantes dans chaque poche. À quoi tu penses, toi ?

– Moi je pense à ces affiches de recrutement. À les lire, on aurait pu croire que c'était une bonne idée de s'engager, répondit-il d'un air sombre.

– J'aimais bien celle où on voyait un Hun qui s'en prenait aux femmes belges. »

Sam souleva la tête et le regarda fixement.

« Tu l'aimais bien ?

– Je veux dire qu'elle me chauffait le sang. Elle me donnait envie de traverser la mer pour leur venir en aide.

– Tu voulais que ces filles belges te soient reconnaissantes, pas vrai ?

– Je te le fais pas dire ! »

Sam enfouit la tête sous la couverture.

« Des fois, je repense à la musique. Quand je me suis engagé, j'étais vendeur chez Gruenwald, et toute la journée on entendait des morceaux de musique entraînants comme "Tout là-bas", "Quelque part en France, y a mon papa", "Baisse la tête si tu tiens à la vie, petit Fritz". »

Robicheaux renifla.

« Si tu avais pensé un jour que tu aurais besoin de te coincer la tête entre les genoux pour que tes oreilles congèlent pas sur place…

– C'est vrai que, pour l'instant, la musique qu'on nous joue n'est pas bien gaie », dit Sam d'un ton rêveur.

Vue de l'Amérique, la guerre leur était apparue comme une joyeuse pièce musicale, un fox-trot endiablé en *do*, mais la traversée sur l'*Alex-Denkman* avait tout changé. Le *Denkman* était un navire à coque ronde alimenté au charbon – mal de mer garanti ! – dont les flancs étaient tellement striés de gigantesques

traînées de rouille que le gouvernement avait décidé qu'il ne valait même pas la peine de lui appliquer une couche de peinture pour camoufler le désastre. Un gars originaire de la même ville que Sam était mort au cours de la traversée d'une crise d'appendicite aiguë et on avait jeté son corps à la mer après une prière de circonstance. Sam et plusieurs autres soldats de la même région avaient bravé les rafales de neige sur le pont arrière et regardé la dépouille dans son linceul blanc qui rebondissait dans le sillage du bateau, refusant de couler, comme si le corps lui-même trouvait à redire à cet océan de plomb glacé et tentait de rejoindre la terre chaude d'un cimetière de Louisiane. C'était un fils Duplechen ; son père, un petit paysan maigrichon, n'avait pas son pareil pour conduire son attelage de mules. Sam le connaissait et il pouvait s'imaginer son chagrin, la place laissée vide à table, ce lien, brisé pour toujours. Après cela, l'inconfort de ce camp glacial paraissait un détail négligeable, et il se retourna pour trouver le sommeil.

Un matin, alors qu'ils campaient depuis une semaine entre les statues, il vit plusieurs gradés traverser leurs rangs dans une automobile décapotable et choisir des pelotons de dix pour aller travailler dans des hôpitaux à Paris. Sam se retrouva dans le lot et on lui confia la garde d'un dispensaire de produits narcotiques. On l'envoyait parfois à travers les salles nauséabondes porter une dose de morphine à une infirmière, et les choses qu'il vit lors de ces missions le firent mûrir prématurément. Les amputations, les gémissements, l'odeur putride de l'infection et de la maladie lui montrèrent combien il en savait peu sur l'horreur de la guerre. Chaque jour qui passait le faisait se sentir plus humble et plus naïf.

Parfois, avec son contingent, ils se rendaient dans un café où trônait un très mauvais piano et Sam s'exerçait pendant une bonne heure. Les hommes ne parlaient pas de ce qu'ils voyaient à l'hôpital, parce que cette souffrance était au-delà des mots. Sam craignait, s'ils les évoquaient, que les images ne restent imprimées dans sa mémoire pour toujours. Ils travaillaient tous dans le

service des blessés grabataires, et c'était une unité si importante que les dix soldats américains pris ensemble n'en avaient pas encore découvert la moitié – sans parler des dépendances et annexes. Il y avait les hôpitaux français. Les hôpitaux anglais. Les hôpitaux américains. Rien sur les affiches patriotiques ou les partitions musicales ne permettait d'imaginer les mâchoires emportées, les orbites calcinées, ou les tubes en caoutchouc noir tremblotant qui dégoulinaient de pus.

Finalement, parce qu'il parlait cajun, ce qui aux oreilles des Parisiens ressemblait à un très mauvais patois occitan du XVII^e^ siècle, on lui confia des tâches rudimentaires d'interprétariat. Mais tous les Français auxquels il s'adressait haussaient les sourcils avec surprise, examinaient son visage avenant, et lui demandaient de quelle colonie il avait débarqué.

En janvier, on le retira du service hospitalier, et il fut placé, ainsi que huit autres gars de Louisiane, sous le commandement du lieutenant de l'Indiana pour aller nettoyer un champ de bataille de l'Argonne. On leur avait expliqué qu'on les conduisait dans une forêt, et Robicheaux avait brandi son fusil en déclarant : « Bon sang de bois ! On pourra peut-être abattre un cerf et manger un peu de bonne viande. » Mais quelques jours plus tard, quand ils sautèrent à bas du camion débâché maculé de boue, ils découvrirent un paysage mort et recouvert d'une pellicule de glace, parsemé de cratères d'obus et piqué d'arbres détruits, un immense cimetière de chariots éventrés, de citernes renversées et de pièces d'artillerie de toutes sortes corrodées par le givre. On leur confia une carte et leur ordonna de nettoyer un périmètre d'environ cinq kilomètres carrés.

Sam s'éloigna du chemin gelé et sa botte traversa la croûte de glace, s'enfonçant profondément dans un petit ruisseau fétide. Il dégagea son pied et tourna les yeux vers son lieutenant : grand, les yeux pâles, l'air éternellement absent, avec un visage d'enfant du Middle West où se lisait un mélange de docilité et de confusion.

« Mon lieutenant, qu'est-ce qu'ils veulent qu'on fasse exactement ? »

L'officier posa le pied sur une mitrailleuse équipée d'un système de refroidissement à eau qu'on avait abandonnée là.

« Je pense que c'est tout à fait clair : il nous faut chercher les pièces d'artillerie les plus dangereuses et les faire exploser », dit-il de sa voix douce.

Sam se rappela qu'on racontait qu'il avait fait des études supérieures et n'était jamais allé au combat. Ils scrutaient tous l'immense champ de bataille, sans rien comprendre à ce qu'ils avaient sous les yeux. Même par ce froid, une véritable puanteur s'élevait de la terre, hérissée de monticules de fils barbelés rouillés.

Ils installèrent un camp de fortune, montant une petite tente pour leurs provisions, et deux heures après leur arrivée ils entendirent un bruit de martèlement qui venait de l'ouest. Ils se retournèrent et aperçurent, émergeant d'une noue, la tête d'un fantassin, suivie du reste de sa personne ; dans la main droite, il tenait les rênes de cinq chevaux sellés qu'il forçait à avancer sur les décombres de la route. Il progressait à pas lents, pareil à un percheron, et s'arrêta à hauteur du camion.

« On m'a donné l'ordre de vous amener ces chevaux, annonça-t-il d'une voix traînante.

– Mais pour quoi faire, grands dieux ? » demanda le lieutenant.

Le soldat haussa les épaules.

« Chaque équipe de démolition a droit à un attelage. »

Sam désigna du doigt l'immense chaos qui les entourait.

« Ils ne s'attendent quand même pas à ce qu'on monte ces pauvres bêtes dans ce *no man's land*, dites-moi ?

– Quelle bonne idée ! » s'exclama le lieutenant, le visage soudain rayonnant. Il congédia le soldat et s'empara des rênes pour les attacher aux ridelles du camion. « Juchés sur le dos d'un cheval, vous verrez beaucoup mieux les obus. C'est la première chose qu'il nous faut rechercher : les gros projectiles. Ensuite nous les empilerons et nous les ferons exploser. » Il étendit le

bras en direction du camion. « On nous a fourni un détonateur, du fil électrique et des bâtons de dynamite. »

Sam s'était vu confier une paire de jumelles et il observait une colline située plus au nord, l'estomac crispé par de mauvais pressentiments.

« Et les grenades, alors ? Y en a tellement qu'on dirait du gravier. »

Il abaissa ses jumelles et regarda fixement le lieutenant.

« J'en sais assez pour comprendre qu'il vaut mieux ne pas se risquer à les manipuler. Certaines, il suffit de les toucher pour qu'elles explosent. Je pense qu'on devrait essayer de les dégommer avec nos Springfield. »

Melvin Robicheaux retira son casque.

« Et ça va suffire à les faire péter ? »

Le lieutenant haussa les épaules et tendit les mains dans un geste d'impuissance.

« Choisissez-en une et tirez dedans. Une sorte de test, si vous voulez. »

Sam regarda de nouveau dans ses jumelles.

« Moi, je ne m'y risquerais pas. »

L'officier se souleva sur la pointe des pieds.

« Nous allons tout de même tenter le coup. »

Robicheaux alla chercher son fusil à l'arrière du camion et actionna la culasse. Il jeta un coup d'œil aux autres par-dessus son épaule.

« Ces canassons, ils ont été au combat, ou c'est des bleus comme nous ? »

Le lieutenant se tourna vers les chevaux en question.

« Je suppose que les deux qui boitent et celui qui a une cicatrice sur la croupe sont d'anciens combattants. Les autres, je ne saurais dire. On vient peut-être seulement de les amener ici. » Il se retourna, croisa les mains dans son dos et regarda vers le haut de la colline. « Allez-y, essayez-en une ! »

Robicheaux visa soigneusement, concentré sur une grenade échouée au bord du cratère creusé par un obus une soixantaine de mètres plus loin, et fit feu. Il manqua sa cible, mais au bruit de la détonation un des chevaux se mit à hennir et à se cabrer. Il réussit à se libérer et traversa le champ en zigzag avant d'aborder la colline au triple galop. Sam saisit la bride de deux bêtes qui paraissaient effrayées, tandis que les deux autres restaient immobiles, le poil fumant dans la neige qui tombait doucement comme si de rien n'était. Les hommes suivirent des yeux l'animal affolé qui escaladait le versant le plus éloigné sur près d'un kilomètre, évitant les souches et bondissant par-dessus les cratères jusqu'à ce que, ayant posé le sabot sur Dieu sait quoi, il se transforme instantanément en une monstrueuse boule de feu rose. La détonation assourdissante retraversa le champ comme un coup de tonnerre, et les hommes se précipitèrent tous à l'abri du camion, scrutant le ciel pour éviter les débris qui retombaient.

Quand l'écho de la déflagration se fut tu, le lieutenant se retourna vers Dupuis, le seul ancien combattant du peloton.

« Sur quoi ce cheval a-t-il posé le sabot ? » demanda-t-il.

Dupuis, un homme taciturne, plus âgé que les autres, originaire d'Arnaudville, répondit :

« J'en sais rien, chef. Ça fait un an que je suis là et j'y comprends toujours que dalle. »

À ce moment précis, un éclat d'obus d'environ dix kilos descendit d'entre les nuages pour atterrir sur le capot du camion, qu'il transperça avec fracas. Accroupi derrière un pneu, Sam regarda l'endroit où le cheval avait été pulvérisé, puis leva les yeux vers le ciel, incapable d'établir un rapport de cause à effet. Ni de comprendre la puissance qui venait de se déchaîner. Et encore moins ce qu'ils étaient venus faire dans ce trou. Là-haut sur la colline, un cratère fumait, pareil à la gueule béante d'une mine en feu.

Ils se déployaient dans cette plaine ravagée en tirant sur des grenades dont la moitié environ explosaient. Sam ajusta le tir et entreprit de dégommer des grenades à manche allemandes qui détonèrent avec des explosions à vous déchirer le tympan, à la fois sourdes et suraiguës. Une heure plus tard environ, il eut soudain l'impression qu'on venait de lui cogner sur le casque avec un marteau. En examinant la longue entaille cuivrée, il devina qu'il devait s'agir d'une balle perdue, parce que plusieurs pelotons intervenaient sur des arcs de cercle adjacents. Après cela, il se dit qu'il valait mieux opérer sur les dénivelés, et il concentra ses tirs sur les grenades tombées au fond des tranchées.

Longeant un ruisselet contaminé, à l'eau fétide d'un bleu métallique, il leva les yeux depuis la berge et aperçut un fémur émergeant de la terre. En aval, cinq casques allemands gisaient là, aussi inertes que des tortues mortes. Plus loin, il découvrit un lance-mines, tiré par un attelage de deux chevaux abattus, recouverts de glace sous le harnais, et il commença à regimber intérieurement contre cette interminable mission : il y avait là suffisamment de grenades non explosées de toutes nationalités pour le maintenir occupé pendant une bonne centaine d'années. L'odeur pestilentielle ressemblait à celle d'un cadavre ambulant, et tournait en dérision tout ce qu'il avait pu imaginer de la guerre, une image partie à jamais en fumée. Il devinait avec quelle violence les illusions de tous ceux qui avaient combattu là s'étaient vues irrémédiablement anéanties. « Des putains de bobards ! » s'exclama-t-il à haute voix. Escaladant le talus du ruisseau, il actionna la culasse de son fusil et tira sur une grenade poire de fabrication française qui dévala la pente sans éclater. Soudain, apparut la tête d'un soldat qui se relevait derrière un monticule voisin.

« Espèce de connard ! Ils t'ont pas donné de boussole ? On vous a pas dit qu'on était jamais censés tirer vers le nord-ouest ? »

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre jusqu'à n'être plus séparés que par un fossé de terre battue hérissé de douilles de mitrailleuses.

« Tu fais partie d'un peloton de nettoyage ? » demanda Sam.

L'homme était couvert de boue et il avait perdu son casque.

« Oui. Enfin, ce qu'il en reste ! Deux d'entre nous se sont fait péter le caisson en marchant sur des grenades pas plus tard que ce matin. Un autre a chopé une balle dans le cul, et on sait même pas d'où elle venait.

– Je suis sûr d'avoir bien regardé derrière la cible chaque fois que j'ai tiré. »

Le type leva les bras en l'air avec impuissance et les laissa retomber. Il jeta un coup d'œil en arrière vers son propre secteur puis regarda de nouveau Sam.

« On a jamais demandé un truc pareil à aucun soldat avant ! »

Tête nue, étonnamment petit, il paraissait totalement désorienté et hagard.

« Une vraie saloperie ! dit Sam avant de cracher dans le ravin.

– Une vraie cascade de saloperies, tu veux dire ! » renchérit le soldat en entamant la descente.

Il leur fallut tout l'après-midi pour entasser suffisamment d'obus allemands de neuf centimètres et former une pile de la taille d'un quart de stère de bois, puis ils placèrent les charges de dynamite et déroulèrent le fil que Dupuis connecta au détonateur. Ils ne savaient pas vraiment jusqu'où reculer. Le lieutenant repéra une longue tranchée éloignée d'une centaine de mètres, et les dix soldats s'y blottirent. Le lieutenant actionna le piston. L'explosion fut assourdissante ; au bout du rang, un homme originaire de Lafayette hurla quand un éclat d'obus s'abattit sur lui, lui fracassant la clavicule. Sam rampa jusqu'à lui sous un déluge de mottes de terre et constata que sa lourde pèlerine avait sauvé l'épaule du soldat, qui aurait pu être emportée, mais qu'une plaie béante saignait sous l'étoffe.

Il l'allongea sur le sol aussi doucement qu'il put et lui ramena le bras le long du corps. Le soldat rugit sous l'effet de la douleur brûlante qui lui déchirait l'épaule, et Sam, qui n'avait jamais vu

personne en proie à pareille souffrance, se sentit complètement démuni et au bord des larmes. Il se retourna vers le lieutenant.

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour lui ? »

La voix de l'officier monta d'une octave.

« Je n'en sais rien, à dire vrai. » Il leva les yeux vers le bord de la tranchée. « Nous ne sommes pas censés être blessés. »

Sam déboucha sa gourde et la pencha vers les lèvres blanches et serrées du soldat.

« Vous pourriez peut-être envoyer quelqu'un chercher du secours auprès de cet autre peloton qui opère au nord-ouest. Peut-être que leur camion marche et qu'ils pourront venir le chercher. »

Le lieutenant garda le silence. Dupuis se porta volontaire pour escalader la paroi et tenter de trouver une autre unité, tandis que l'homme de Lafayette criait que ses os grinçaient les uns contre les autres.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi, vieux ? » demanda Sam.

Le soldat écarquilla les yeux et sembla chercher quelque chose du regard. Son visage mal rasé était creusé de rides malgré son jeune âge.

« Cogne-moi sur la tête avec n'importe quoi », souffla-t-il avec effort.

Tous les autres s'étaient rapprochés, comme si la chaleur de leurs corps réunis pouvait apporter du réconfort à leur camarade. Le blessé emplissait la tranchée de ses gémissements, et Sam se dit que cette douleur était infinitésimale comparée aux souffrances indescriptibles vécues dans le lieu de mort où ils se trouvaient. Il leva les yeux et imagina cinq cent mille soldats se précipitant les uns sur les autres sous une pluie glacée, le corps déchiqueté par les balles, le visage arraché, les genoux écrasés jusqu'à n'être plus qu'une charpie de sang mêlée de neige, les poumons brûlés par le gaz moutarde, et tout cela durant quatre années, une étendue aussi vaste et étale que le continent lui-même.

Ce soir-là, après que le blessé eut été emporté par un chariot ambulance, les autres s'installèrent pour dormir autour de la carcasse de leur camion. Robicheaux avait entravé les chevaux mais ils piétinèrent sur place toute la nuit, et l'un d'eux écrasa même la main de Sam pendant son sommeil. Au matin, son poignet était raide et enflé, et il eut du mal à déboutonner son pantalon. Les hommes durent se contenter d'eau fraîche pour faire descendre leur ration de nourriture, puis ils se remirent à l'ouvrage, tirant non seulement sur les grenades à main mais aussi sur un certain type d'obus d'environ douze centimètres de calibre qui explosait si la balle l'atteignait au nez. Pour éliminer ces derniers, le lieutenant leur commanda de s'allonger à plat ventre à au moins soixante-dix mètres avant de tirer afin que les éclats leur passent au-dessus de la tête. Ils s'activèrent sans relâche jusqu'à ce qu'un certain LeBœuf reçoive un fragment dans le coude et doive être transporté, hurlant de douleur, au bord de la route pour y attendre une ambulance. Les sept hommes restants continuèrent, ramassant hardiment les grenades et les disposant en file comme des canards dans un stand de tir. Ils faisaient feu sans résultat sur des obus de mortier et même sur de grosses bombes non éclatées.

Le ciel s'éclaircit dans la soirée, et ils continuèrent jusqu'à la tombée du jour, le visage maculé des traces grises de la poudre. Entre deux explosions, ils entendaient les pelotons des autres secteurs qui faisaient exploser de vastes caches d'armes, en un écho stupide de la guerre elle-même. Quand la nuit tomba pour de bon, les oreilles de Sam résonnaient comme des enclumes. Jetant un dernier regard sur le paysage qui s'assombrissait, il se sentit chanceux, et à la fois profondément triste.

Robicheaux avait déniché une bouteille en terre cuite contenant du cognac dans la cave d'une maison bombardée, et après que tous eurent fini de manger il alla la chercher sous le camion et la fit circuler, les hommes, dont les mains tremblaient, en prenant

chacun leur tour une gorgée et savourant la douce chaleur de l'alcool. L'un après l'autre, cinq d'entre eux s'endormirent dans leur couverture. Une demi-lune se leva, qui illumina les points les plus élevés du champ de bataille vernis par le givre, les souches et les pièces d'artillerie luisant d'un pâle éclat de pierres tombales. Sam et son ami, adossés au pneu avant du camion, restèrent un long moment à contempler le champ devenu presque phosphorescent.

Robicheaux retira son casque, l'accrocha au pare-chocs, et rajusta sa cagoule de laine.

« Je suis content qu'on ait manqué ce grand cirque ! »

C'était un homme robuste, tout en muscles, footballeur depuis le lycée, un temps docker à La Nouvelle-Orléans, où il avait déchargé des sacs et des sacs de café.

« T'as pas froid ? demanda Sam.

– Ça va. Quand j'étais gosse, y avait tellement de fissures dans les murs de la maison qu'on pouvait lire le journal au jour qui passait à travers.

– Tu es marié ? »

Robicheaux commença à répondre en français, mais Sam lui fit signe d'arrêter.

« Parle anglais.

– *Pourquoi ?*

– Parce que je suis monté à la ville pour apprendre à parler correctement, à mieux prononcer, à m'habiller comme il faut, tu comprends ? Je ne parle pas exactement comme si j'avais fait des études, mais au moins les gens ne se disent pas tout de suite que je suis ignare. Si tu parles français en ville, on te regarde comme si tu étais un demeuré. T'as pas remarqué ? »

Robicheaux hocha la tête.

« Tu veux un travail où tu sois pas toute la journée dehors.

– Exact.

– Ton vieux, je suis sûr qu'il est rouge comme une brique à force de travailler dans son champ de canne à sucre, pas vrai ?

– C'est mon oncle Claude qui m'a élevé et il fait pousser des patates douces.

– *Ah, les patates douces*, murmura rêveusement Robicheaux en français.

– Tu l'as dit !

– Eh ben oui.

– Oui quoi ?

– Oui, je suis marié. J'ai deux petits garçons à Baton Rouge. Et toi ?

– Moi aussi.

– Des enfants ? »

Sam avala une rasade de cognac et reposa la bouteille entre eux deux.

« J'ai eu un fils. Oscar. Il a attrapé une saleté de fièvre quand il avait deux ans, et il s'en est pas sorti. »

Robicheaux détourna la tête.

« C'est dur.

– Très ! Mon oncle est venu en ville pour l'enterrement. Il m'a dit qu'il avait perdu un fils et une fille avant notre naissance. Il essayait de me réconforter, je suppose. Il est monté jusqu'à La Nouvelle-Orléans, dans la petite maison qu'on louait à ce moment-là, et il a commencé à parler, à dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Et je te jure, alors qu'il faisait tout ça pour me soutenir, il s'est mis à pleurer en pensant aux bébés qu'il avait perdus, c'est-à-dire mes cousins. Ensuite il m'a parlé des frères et sœurs qu'il n'avait jamais connus, de mon propre frère, de ma sœur, ma mère, mon père, et même de gens que je n'avais jamais croisés. »

Robicheaux allongea les jambes.

« On dit que c'est les moustiques qui portent ces fièvres-là. Il faut protéger ta citerne et verser du pétrole dans les fossés.

– Maintenant je le fais. Et de toute façon, on est raccordés à la ville.

– Il vous reste plus qu'à en faire d'autres, des enfants, ta femme et toi. »

Sam leva les yeux vers les cratères qui luisaient au clair de lune et il reboutonna sa vareuse et sa pèlerine.

« Les enfants, c'est pas comme les miches de pain qu'on donne à un voisin. On ne les oublie pas. »

Robicheaux remit en place le bouchon de la bouteille.

« Je sais. Un jour ils sont là, le lendemain ils y sont plus, mais ils sont jamais vraiment partis. Ils vous restent dans la tête. »

Sam leva le bras un instant.

« Plus je regarde ces arpents de terre passés à la moulinette où ils nous ont envoyés et plus je me dis que je suis content de ne connaître personne qui soit mort ici, parce que j'aurais vraiment l'impression de marcher sur sa tombe. »

Il se mit debout, alla prendre sa couverture dans le camion, puis racla la terre de ses semelles et grimpa sur la banquette avant. Il se demanda fugitivement quelle part de sang et d'os broyés entrait dans la composition de cette boue, et s'il fallait la considérer comme la relique d'une cause sacrée, du simple fait qu'elle était le produit d'un sacrifice. Il songea à la façon dont les familles des disparus étaient amputées par ce sentiment de perte qui pour certains irait en s'intensifiant avec le temps, l'absence devenant plus palpable que toute présence. Il se rappela son enfant mort et balaya longuement du regard l'obscur charnier qui l'entourait.

Puis il pensa à son oncle Claude dans la ferme où il cultivait patates douces et canne à sucre, se promettant d'aller le voir au fond de sa campagne à son retour. C'était une longue expédition sur des routes marécageuses, mais il ferait le voyage pour le plaisir de se retrouver dans la cuisine qui sentait le pétrole lampant et pour lui raconter comment s'étaient passées les choses en Europe. Il lui dirait que rien ne ressemblait à ce qu'ils avaient imaginé : les morts étaient certes des héros, mais aussi des branches arrachées pour toujours à l'arbre de leurs familles. Il revoyait la table toute simple, achetée avec ses six chaises… son oncle en avait remisé une sous la véranda quand Sam était parti afin que tous pensent à lui chaque fois qu'ils en remarqueraient l'absence.

Il s'étendit sur la banquette, ferma les yeux, et s'employa à remettre en place les nombreuses pièces manquantes du puzzle de son enfance : père, mère, frère et sœur. Les détails des histoires qu'il avait entendu murmurer autour de lui depuis qu'il était tout petit formaient une vaste fresque dans son esprit – une image parlante –, les mots se dessinant au-dessus de la tête de chacun des personnages. Sa famille venait du sud-ouest de la Louisiane et y avait élevé du bétail dès le début du XVIIIe siècle, après que les Indiens cannibales Attakapas eurent été civilisés. Ces vachers acadiens connaissaient bien leurs bêtes et considéraient celles qu'ils avaient domestiquées comme des âmes, mineures, au sein de leur communauté. Le père de Sam élevait et dressait des bœufs qu'il louait ensuite à long terme aux compagnies d'exploitation forestière du Texas, qui avaient commencé à abattre les immenses étendues de pins des marais dans les plaines où seul un animal pouvait pénétrer.

Un jour, ce père qu'il n'avait jamais connu se trouvait devant le saloon du village de Troumal, situé à la frontière du Texas, avec ses cousins, les Ongeron. Ils avaient amené deux attelages de bœufs qu'ils devaient remettre aux bûcherons. Ils fumaient, assis sur leur traîneau, leurs longues badines de saule coincées entre les ridelles, et ils devisaient tranquillement en français en attendant que les conducteurs de bestiaux fassent leur apparition. Un ivrogne qui vivotait en rachetant des baux d'exploitation forestière passa alors les portes à battants et se planta devant eux. Une semaine de barbe noire lui remontait jusqu'aux orbites et ses dents ressemblaient à de petits cailloux jaunes. Un bœuf tourna la tête vers son pantalon couvert de taches de graisse et le renifla un bon coup avant de se détourner pour expulser cette mauvaise odeur de ses naseaux. Le type, appuyé contre un des piliers de la galerie, se grattait le postérieur avec la crosse de son pistolet. Au bout de quelques minutes, il cracha sur le bœuf le plus proche de lui et lança :

« Pourquoi que vous parlez pas anglais comme tout le monde, espèces de mange-merde ? On dirait une bande de pigeons en train de barboter dans un baquet de flotte ! »

Les Ongeron l'avaient déjà croisé une fois par le passé et ils étaient trop malins pour se battre avec lui. Ce fut le père de Sam, qui pourtant n'avait aucune raison de s'intéresser aux fanfaronnades d'un poivrot de l'Arkansas, qui lui répondit.

« Tu veux qu'on t'aide à quelque chose, vieux ?

– Je cherche des éperons pointus à molettes dentées. Où qu'on peut en trouver dans ce trou à rats ? »

Les yeux du père de Sam se posèrent sur le cheval de l'ivrogne et il vit que ses flancs étaient zébrés de longues balafres à vif. Dans les environs de Troumal, personne ne fabriquait d'éperons, ni à molettes ni sans. L'unique épicerie vendait ce qu'il fallait à un homme pour se nourrir ou jeter sous le soc de sa charrue, mais rien d'autre. À quinze kilomètres de là, il y avait bien une sorte de voie ferrée qui pourrait sans doute le conduire quelque part, mais personne ne l'avait jamais vue, même si l'on entendait parfois le sifflement du train quand le vent soufflait du sud.

« Peut-être à Beaumont.

– Mais c'est à plus de soixante bornes à cheval, espèce d'abruti. »

Les Ongeron regardaient le cheval de l'ivrogne, bien découplé et l'œil vif, quoique couvert de boue et lacéré en plusieurs endroits comme si on l'avait forcé à sauter par-dessus des barbelés.

« Les éperons pointus, ça marche pas avec les chevaux intelligents, ça c'est sûr. »

L'homme de l'Arkansas descendit les marches du saloon et se retrouva à barboter jusqu'aux chevilles dans la boue qui entourait la galerie pour aller détacher sa monture. Le père de Sam entrevit les longues piques rouillées des molettes mexicaines, et il regarda les yeux du cheval qui roulaient d'effroi. L'homme se hissa en selle et saisit les rênes dans son poing ganté. Les éleveurs observaient chacun de ses mouvements, s'attendant à ce qu'il se penche en arrière sur sa selle et qu'il fasse reculer sa

monture pour l'éloigner de la galerie. À la place, il tira de toute sa force sur les rênes et ramena la tête du cheval aussi loin que possible. Ils eurent du mal à supporter le spectacle de la pauvre bête titubant à reculons. L'ivrogne jura et imprima de violentes secousses au mors, tirant de nouveau par à-coups sur les rênes ; le cheval hennit et baissa l'arrière-train comme un chien battu. N'y tenant plus, le père de Sam s'empara de sa badine de saule et cingla la nuque toute ridée du triste sire pour le punir d'être la brute primitive qu'il était. L'ivrogne en lâcha les rênes de surprise, perdit l'équilibre quand le cheval rua, et tomba à la renverse, se brisant la nuque contre les marches.

Le patron du saloon avait vu ce qui s'était passé et il poussa sa porte à battants. Le père de Sam et les cinq frères Ongeron formaient un cercle, penchés au-dessus de l'homme qu'agitaient les spasmes de l'agonie. L'un d'eux lui pinça le nez pour retirer la boue de ses narines, et deux autres lui secouèrent les épaules de leurs paumes ouvertes, comme s'il était brûlant au toucher. Finalement, le patron abaissa son col pour examiner les dégâts, et tous se relevèrent.

« *Eh bien !* s'exclama un des frères Ongeron.

– *Quel est son nom ?* demanda le père de Sam.

– J'en sais rien, répondit le patron, qui comprenait le dialecte local mais ne le parlait pas. Je crois qu'il s'occupait d'acheter des concessions forestières pour des gens de l'Arkansas qui voulaient placer de l'argent. Mais ses affaires étaient pas vraiment dans le coin. Il faisait que passer, je pense. »

Il était impossible de distinguer les frères Ongeron les uns des autres sauf par leur âge. Leur mère confectionnait tous leurs vêtements sur son métier à tisser, et ils portaient tous des chapeaux en feuilles de palmier. Le benjamin demanda s'il ne fallait pas aller chercher le shérif. Tous déclarèrent que ce serait une bonne idée, mais le shérif habitait à une journée de cheval et il faudrait que le messager fasse traverser trois bayous à sa

monture. Un des frères ajouta que le shérif n'en aurait de toute façon rien à faire vu que cet ivrogne n'habitait pas le district.

À ce moment précis, cinq hommes à dos de mule firent leur apparition. Ils ne venaient pas du bois par la route mais s'étaient extirpés à grand-peine d'entre les arbres à suif et les ronciers qui s'avançaient jusqu'au mur ouest du saloon. C'étaient les Texans qui venaient chercher leurs huit bœufs.

L'un d'eux arborait des vêtements de confection et était manifestement le chef. Il jeta un coup d'œil au mort puis releva la tête en direction du saloon.

« Est-ce que ces bœufs sont prêts pour la vente ? »

Le père de Sam s'approcha et le fixa de ses yeux gris.

« C'est moi Simoneaux.

– Voilà ! dit l'homme en lui jetant une blague à tabac. Voyez s'il y a le compte. Rien qu'à les regarder, je vois bien que ces animaux ont tout ce qu'il faut. Ils ont l'air de taille à vous démolir un tribunal. Vous pouvez me passer votre badine ? »

Le père de Sam fixa pendant quelques instants la fine baguette qu'il tenait à la main avant de la lui tendre. L'homme tapota l'oreille gauche du bœuf de l'attelage le plus proche, et l'animal fit un pas dans la direction souhaitée.

« Parfait ! »

Les Texans mirent pied à terre et allèrent s'assoir sous la galerie. Ils avaient tous le teint rouge orangé des briques dont on fait les écoles. Le chef regarda par-dessus la rambarde.

« Pourquoi est-ce qu'il dort comme ça au milieu du chemin ?

– Il s'est tué en tombant de son cheval, répondit le patron du saloon. Vous le connaissez ? »

L'homme tourna la tête pour examiner le visage du mort.

« Non. Et je préfère pas. Vous auriez pas une bière ?

– Elle est pas fraîche.

– C'est quand même de la bière, pas vrai ? »

Quand ils eurent disparu à l'intérieur du saloon, les Ongeron et le père de Sam palabrèrent un bon moment au-dessus du

cadavre et décidèrent de pousser jusque chez le prêtre pour lui demander conseil. Ils reprirent place sur leur *traneau*[*] et les deux mules noires donnèrent un coup de tête pour libérer les patins avant de prendre la direction du sud sur le chemin boueux.

Le curé était un vieil homme sévère et à demi gâteux, sans dents ni bonnes manières, originaire d'Estonie et exilé dans les plaines de Louisiane. Il se tenait dans les hautes herbes encerclant le petit cube qui lui servait de presbytère, et parce qu'il était complètement sourd il leur cria :

« Est-ce que le mort était catholique ?

– *Je crois que non* », répondit l'aîné des Ongeron.

Le prêtre mit sa main en cornet et demanda encore :

« Comment est-ce qu'il est mort ? »

Simoneaux descendit du traîneau et expliqua en français ce qui s'était passé.

« Quelle violence ! Quelle violence ! Simoneaux, est-ce que tu comptes te confesser ?

– *Mais oui. Quand tu veux.* »

Le curé secoua lentement la tête.

« Eh bien, on ne peut pas le mettre dans l'enclos du cimetière parce qu'il n'est pas catholique, et qu'il est mort de mort violente, sans avoir eu le temps de se confesser. Mais vous pouvez le mettre là-bas au fond, de l'autre côté de la clôture.

– D'accord. »

Le prêtre tendit la main.

« Le carré vaut un dollar. »

Le père de Sam fouilla dans son sac et en tira une pièce d'argent.

« *Combien s'il est catholique ?*

– Cinquante *cents*. »

* Restitution de la prononciation avec l'accent cajun du mot « traîneau », qui désigne une sorte de charrette sur patins utilisée dans les étendues boueuses de Louisiane. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Simoneaux regarda tristement la pièce et l'examina sur les deux faces.

« *Tu peux pas lui baptiser ?* »

Le curé saisit gentiment le dollar.

« Simoneaux, on n'achète pas le billet quand le bateau a déjà pris la mer. »

Et le père de Sam comprit qu'il avait raison, que quelque chose d'irrémédiable s'était produit. Les Ongeron et lui reprirent en silence le chemin du saloon, ils chargèrent le corps sur le traîneau et l'enterrèrent derrière le cimetière. Le curé les observa par la fenêtre mais ne sortit pas, se contentant d'ouvrir la porte quand un des hommes lui rapporta sa pelle. Ils dessellèrent le cheval et lui retirèrent son mors ensanglanté avant de le mettre à l'écurie à côté de la jument du curé, puis ils rentrèrent chez eux pour dîner.

Ce soir-là, le père de Sam fut le dernier à aller se coucher, et pour la première fois il se tint devant la fenêtre sans lumière pour tenter d'entendre autre chose que le souffle rauque de ses bêtes. Il en alla de même toutes les nuits à compter de ce jour : guet et inquiétude une fois l'obscurité venue. Que ce soit le chant d'un oiseau de nuit ou une brindille qui se rompait dans le silence, il écoutait chaque bruit comme pour percevoir les battements d'un cœur malade.

Et deux mois plus tard, alors que les trois enfants se trouvaient dans la maison et que sa femme faisait la vaisselle du dîner dans une bassine devant la fenêtre de la cuisine, il perçut un martèlement de sabots dans la nuit sans lune. Il s'attendait à ce qu'on l'appelle, et il songea même peut-être un court instant à s'emparer de son fusil à trois dollars qui rouillait derrière la porte, mais, comme on le raconta ensuite dans la famille durant toutes les années qui suivirent, il se passa juste assez de temps pour que les événements se produisent, et pas une seconde pour qu'il s'y prépare. La maison était bâtie en planches clouées sur des montants de bois, et le cliquetis d'insectes qui résonna quand

on arma les chiens des fusils chargés de chevrotine double zéro, ceux des Colt .45 Magnum, des carabines Winchester et Marlin, précéda de peu le moment où elle vola en éclats sous les rafales destructrices qui en balayèrent une à une toutes les pièces : le garçon et la petite fille furent tués sur le coup, leur mère qui courait vers eux se vit précipitée brutalement dans l'autre monde, et leur père fut atteint sous la cage thoracique par une balle qui, au lieu de le tuer tout de suite, lui laissa le temps de rejoindre le bébé de six mois qui gigotait sur le plancher, de l'attraper par un pied et de le jeter par la trappe ouverte du gros poêle éteint qu'il referma précipitamment, juste avant qu'une nouvelle pluie de balles atteigne la lourde cheminée sans même la faire trembler, s'abatte avec fracas sur une marmite, fasse exploser la pendule, traverse le crâne du père de Sam, et cogne sur les parois en fonte comme sur une enclume jusqu'à ce que, dans la nuit noire, magasins, culasses et canons aient été vidés de leur charge de vengeance. La porte sortit de ses gonds sous la violente poussée d'une botte toute crottée, alors que le verrou n'avait pas été tiré depuis des années. Le globe de la lanterne suspendue au plafond était brisé, mais la flamme brûlait encore suffisamment pour que les assassins puissent juger de leur travail sous sa lueur malsaine, avec pour seul bruit de fond à leurs oreilles assourdies le faible miaulement du chat de la famille. Ils arpentèrent la maison comme une horde de sangliers sauvages puis bondirent en selle pour filer vers l'Arkansas, le Mississippi ou le nord de la Louisiane, d'où qu'aient bien pu venir ces frères ou ces cousins afin de venger leur parent. Personne ne découvrit jamais qui ils étaient exactement.

Le lendemain matin à l'aube, un homme svelte aux cheveux blond-roux arriva sur sa mule pour aider son frère à planter des semences de canne à sucre. Claude découvrit l'ampleur du désastre et s'effondra sur l'unique chaise qui tenait encore debout. Il hurla en voyant les corps gisant sur le plancher, posa la main sur chacun d'eux tour à tour et sanglota doucement jusqu'à ce qu'il

entende l'imperceptible écho de ses propres gémissements qui montait des profondeurs du poêle en fonte. Il ouvrit la trappe et découvrit le bébé, souillé de cendres, les joues toutes noires, sauf aux endroits où ses larmes avaient creusé des balafres blanches.

Du fond de sa cachette, Sam leva les yeux, cessa de pleurer, et sourit au visage de son oncle, qui se découpait dans le carré de lumière où s'encadrait le monde.

Chapitre 2

Le lendemain matin, le givre avait enluminé d'argent tout le champ de bataille, et Sam se réveilla en tremblant de froid. À l'abri du vent, les hommes du peloton se tenaient près du camion, mâchonnant du pain sec et friable, avant de se remettre à l'ouvrage. Quand vint l'heure du déjeuner, il regarda longuement cette étendue éventrée et il comprit qu'ils n'avançaient pas, que jamais ils ne viendraient à bout de quatre ans d'armes et de projectiles non explosés. Chaque couche de terre jusqu'à une profondeur d'environ sept mètres était un vrai hachis de munitions, et le lieutenant leur expliqua que, plus profond encore, il y avait d'énormes obus meurtriers qu'on ne retrouverait pas avant une bonne centaine d'années. Sam secoua la tête et se rapprocha de Robicheaux pour lui raconter une blague de pélican et de canard. L'histoire les réchauffa parce qu'elle leur rappela qu'ils étaient complètement étrangers à cet endroit. Dans la plaine transie, leurs rires leur parurent capables de briser la glace.

À l'extrémité nord de leur secteur d'opérations, ils trouvèrent un véritable gisement d'énormes obus d'artillerie allemands, au moins trente tonnes. Ils passèrent la matinée à travailler par groupes de quatre sur un obus à la fois, en empilant autant que possible. Au bout du compte, le tas faisait la taille d'un demi-wagon de marchandises. Le lieutenant jeta un coup d'œil derrière Sam.

« Combien nous reste-t-il de fil électrique ? »

Dupuis fit un rapide calcul en roulant des yeux.

« Six ou sept cents mètres. Mais si on le dévide sur une longueur pareille et que je connecte tous ces engins, la charge risque de pas suffire. Peut-être qu'il en restera qui n'exploseront pas.

– Avons-nous suffisamment de mèches ?

– Vous comptez mettre le feu aux poudres et détaler sur près d'un kilomètre dans ce capharnaüm ? »

Le lieutenant croisa les bras et se pencha en arrière.

« Vous avez raison. Cela ne marcherait pas, de toute façon. Des mèches trop longues risquent de laisser le temps à quelqu'un de passer par là et de se retrouver par erreur juste derrière la pile. » Il regarda vers l'ouest en se mordillant la lèvre. « Voilà ce que nous allons faire : on va poster un vigile avec un drapeau sur cette colline en lui confiant nos meilleures jumelles, et quand il agitera le drapeau pour nous dire que la voie est libre on actionnera le détonateur. »

Dupuis passa la langue sur une de ses canines.

« Je vais en avoir pour une journée entière à fixer les charges et à attendre que tout le monde s'éloigne suffisamment. Va aussi falloir que j'installe des survolteurs, et souvent ils valent pas un pet de lapin. » Il passa la langue sur une autre canine. « Y a quelqu'un ici qui sait faire marcher un canon ? »

Le lieutenant pinça à deux doigts la chair ferme qu'il avait sous le menton.

« Un canon, vous dites ?

– Oui. Il y a un 155 mm français renversé là-bas dans ce coin. » Il pointa le doigt vers le sud. « Au milieu de tous ces détritus au pied de la colline qui a brûlé. À sept ou huit cents mètres d'ici. »

Sam suivit la ligne de mire au long de cette étendue grise à travers un saupoudrage de flocons blancs.

« Vous voulez tirer dans le tas avec un canon de campagne ? »

Épuisé et transi, il se retourna pour regarder un long moment les obus et un frisson d'inquiétude lui remonta la colonne vertébrale. Il trouvait que ce n'était pas une bonne idée, mais en même temps,

s'ils en détruisaient beaucoup d'un coup, ils pourraient retourner au camion, se partager le cognac, peut-être même organiser une partie de poker sous la bâche à l'arrière.

« Effectivement, la plupart de ces obus ont des fusibles incorporés. Ça peut sans doute marcher. »

L'escouade descendit de la colline pour se rapprocher du canon, chaque homme regardant avec attention où il posait les pieds. C'était une grosse pièce, aux trois quarts renversée, mais sa culasse était fermée et sa gueule dûment pourvue d'une tape. Diverses douilles étaient éparpillées autour d'un avant-train métallique en piteux état, tandis qu'un autre, juste à côté, était encore empli de sacs de cordite restés au sec. Deux soldats allèrent chercher des cordes dans le camion, puis ils sellèrent les chevaux et les conduisirent à travers les cratères creusés par les obus. En quelques minutes, les bêtes eurent remis le canon d'aplomb sur ses roues dans un fracas de tonnerre, projetant des mottes de terre de part et d'autre des essieux. Comeaux, qui s'était fait recaler de l'école d'artillerie, choisit un obus et deux sacs de poudre, tandis que le lieutenant tournait le volant de pointage jusqu'à ce que le canon soit dirigé droit vers le tas d'obus rassemblés sur le monticule de terre. Il rencontra quelques difficultés pour utiliser le viseur, tout couvert de rouille et de boue. Comeaux coula un regard le long de l'interminable canon.

« Je peux pas vraiment garantir où que ce truc va tomber. Je me dis qu'on ferait peut-être bien d'en tirer un sur la pente, juste en dessous des obus, et que, comme ça, on pourrait ajuster le tir d'après. »

Sam avait vingt-trois ans, un âge où un homme peut faire une chose ou son contraire sans trop y réfléchir, mais il se sentit anxieux en regardant dans la direction du tir. S'ils parvenaient à calculer un point d'impact à partir de cet essai, il n'imaginait pas qu'ils puissent manquer le second. Cherchant en lui de quoi alimenter une confiance aveugle en la réussite du premier, il décida de ne pas demander au lieutenant de bien peser le pour

et le contre avant de se décider. Il se surprit même à rêver d'une récompense attribuée à son peloton pour avoir mis au point une nouvelle technique de nettoyage des champs de bataille. Soudain, une grosse détonation résonna à environ trois kilomètres, un nuage de fumée noire pareil à un signal de guerre indien s'éleva dans les airs, et il sentit son bel enthousiasme retomber d'un coup. Les hommes échangèrent des regards nerveux.

« Applique-toi à viser vers le bas, dit Sam à Comeaux, qui fit tourner le volant d'élévation pour abaisser le canon et retira la tape de la bouche.

– D'accord, d'accord ! cria Robicheaux. On va se le creuser, ce trou ! »

Comeaux souleva le câble de déclenchement d'un geste mal assuré tandis que le lieutenant éloignait les chevaux en agitant sa casquette à visière et en braillant comme un écolier. Tous sauf Comeaux se tapirent derrière une rangée de sacs de sable. L'artilleur tourna le dos et plissa les yeux.

« Je tire ?

– Vérifiez d'abord qu'on vous donne le signal », répondit le lieutenant.

Comeaux regarda dans ses jumelles et vit le drapeau de fortune qui s'agitait sur la colline à un peu moins d'un kilomètre en direction de l'ouest.

« Le vigile fait signe que c'est bon.

– Alors tirez », ordonna le lieutenant en s'accroupissant aussi bas que possible derrière les sacs de sable.

Comeaux ouvrit grand la bouche, fléchit les genoux puis tira d'un coup sec sur le câble. Le canon recula avec une secousse assourdissante. Sam eut l'impression que son palais s'était décroché et que ses tympans avaient été frappés par la foudre. Tous s'aplatirent au sol, Comeaux plongea sous l'affût du canon qui bascula d'avant en arrière, et chacun s'attendit, alors que l'obus filait vers sa cible en sifflant, à ce que la seconde explosion s'abatte sur eux comme une montagne qui s'écroule.

Ils n'entendirent rien. Sam releva les yeux et s'aperçut que l'objectif était intact. Abasourdi, Comeaux ouvrit la culasse et plongea le regard dans la cavité fumante, comme pour s'assurer que l'obus était bel et bien parti. Il se retourna lentement et haussa les épaules. Puis, dans le lointain, ils perçurent l'écho de la déflagration : un bruit sourd et profond, à plus de sept kilomètres de distance.

« Raté ! » déclara Sam, dont la propre voix parut bien faible à ses oreilles bourdonnantes.

Il comprit qu'il aurait dû mettre un terme à toute cette affaire dès le départ et que, pour le restant de ses jours, chaque fois qu'il ferait quelque chose d'inconsidéré rien que pour gagner du temps ou s'épargner un dérangement, il se sentirait aussi tête brûlée ou paresseux qu'à ce moment.

« Oh, mon Dieu ! » s'exclama le lieutenant.

Tous échangeaient des regards furtifs, cloués sur place. Ils avaient compris.

Enfin, Sam s'élança vers un des chevaux.

« Où allez-vous ? s'écria le lieutenant.

– Faut que j'aille voir où est tombée cette saloperie d'engin ! »

L'officier courut à sa poursuite durant quelques mètres en agitant les bras comme un dément, mais Sam avait déjà bondi sur le cheval à la robe baie zébrée de cicatrices et donnait des coups de talon pour le faire avancer.

« Arrêtez, soldat ! Cette bête pourrait marcher sur un obus. »

Le cheval, d'abord un peu perplexe, se lança au bout de quelques secondes dans un galop désordonné entre les souches, les cratères et les îlots de fil de fer jusqu'à une route dévastée qui montait dans la direction de l'endroit où avait disparu le projectile. En regardant en arrière, Sam vit ses compagnons qui l'observaient, immobiles, le lieutenant agitant maintenant la main comme s'il adressait des signes d'adieu à un membre de sa famille sur le quai d'une gare. Puis la route fit un coude, et il les perdit de vue. Il poursuivit son chemin parmi les ornières desséchées, dépassant

plusieurs épaves de camions et de chars, et même un avion calciné. Il ne ralentit qu'en s'apercevant que la route obliquait et s'éloignait du but qu'il devait atteindre. Priant sa bonne étoile, il se trouva bientôt face au vieux muret d'enceinte d'un pâturage qu'il décida de longer, son cheval soulevant au passage plusieurs fusils abandonnés. Des centaines de Mauser allemands gisaient là, et il s'imagina les combats, les troupes qui s'approchaient du mur impitoyablement décimées, la contre-offensive à la baïonnette, la retraite affolée vers les flancs de la colline, les cris et le massacre. Entre deux dénivelés, il fit passer sa monture par une brèche du mur mais la bête s'arrêta net. Sam l'éperonna sans relâche, mais l'imposant animal demeurait inflexible. Le soldat regarda alentour, se demandant s'il était possible qu'il se rappelle quelque chose qui s'était passé là. Il mit pied à terre et, plongeant ses yeux dans les prunelles liquides du cheval, il s'aperçut que son regard était délibérément vague. Il posa une main sur l'encolure : ses muscles étaient tendus comme du fil de fer et ses jambes tremblaient. En le tirant par la bride, il le fit repasser de l'autre côté du mur, monta de nouveau en selle, et lança l'animal au trot entre les pierres, s'éloignant de cet endroit où une vingtaine d'avant-trains de canons étaient disséminés parmi les carcasses gorgées d'eau de chevaux qui semblaient être tombées d'un ciel vengeur.

Il examina l'étendue de terre dans laquelle il s'avançait. Au bout d'un peu moins de deux kilomètres, il découvrit un peloton occupé à entasser des sacs de cordite pour poursuivre son œuvre de démolition, et il arrêta sa monture. Un soldat maigre comme un coucou lui dit avoir entendu un obus leur filer au-dessus de la tête.

« Ils sont pas en train de remettre ça, hein ? demanda-t-il.

– Non.

– Ben tant mieux. Depuis que j'ai vu tout ce bordel, je regrette plus vraiment d'être arrivé après la bataille. On vient juste de relever un tracteur à vapeur, et on est tombés sur deux squelettes de gars d'Alabama. »

Sam fit traverser à son cheval le cratère d'un obus qui avait la taille d'un bassin dans un jardin public, s'avança dans une canalisation à sec et ressortit par une sorte de levée. Dans le lointain, s'élevait un plumet de fumée blanche. Il fouetta l'animal de l'extrémité de ses rênes et le poussa au galop, à travers une haie et le long d'un chemin boueux, s'attendant à chaque seconde à exploser en route. Il se retrouva bientôt dans un village, passant devant des hangars et de petites maisons aux murs de plâtre criblés de balles et devant une vaste grange dont la moitié du toit avait été emportée.

Quatre cents mètres plus loin environ, à l'orée d'un champ, il découvrit les ruines d'une petite ferme : les blocs de pierre qui la constituaient étaient éparpillés dans un rayon d'un demi-hectare et son toit de chaume était en flammes. Sur le chemin de terre qui y menait, gisait une fillette, ses longs cheveux étalés par terre comme si elle avait reçu une décharge électrique. Il sauta à bas de sa monture et la prit dans ses bras pour la porter à l'abri du feu et l'installer contre un muret de pierre. Il n'y avait personne alentour.

Elle semblait avoir environ onze ans, mais quand elle ouvrit les yeux ils lui parurent aussi vitreux que ceux d'une vieille femme. Il lui demanda en français si quelqu'un pouvait encore se trouver dans la maison.

« *Non, monsieur.* »

L'accent du soldat semblait l'inquiéter et elle voulut savoir d'où il venait, mais il ne répondit pas.

« *Où sont tes parents ?*

– *Je ne sais pas.* »

Elle souleva sa main droite qui pissait le sang, l'auriculaire ayant été sectionné à la base. Ensuite, elle lui confia qu'elle pensait que ses parents étaient désormais au ciel, et que tous les autres habitants du village avaient été tués ou chassés par les bombes. Soudain, son visage se tordit de douleur, sa main se referma autour de son bras, et elle se mit à sangloter.

« *Quel est ton nom ?* demanda-t-il pour tenter de la distraire en la juchant sur le muret de pierre.

– *Amélie.* »

Avec l'eau de sa gourde, il lava la blessure et la saupoudra d'un produit désinfectant qu'il portait toujours dans la trousse accrochée à sa ceinture, puis il appliqua sur ses doigts un pansement rudimentaire destiné aux blessures par balle. Elle enfouit la main dans les plis de sa lourde jupe tandis qu'il faisait un petit tour de reconnaissance entre les bâtiments avoisinants, tous désertés. Dans une ferme toute proche, un repas était resté sur une table, la nourriture desséchée formant des croûtes sur les assiettes, comme si les habitants avaient pris la fuite plusieurs mois auparavant et n'étaient jamais revenus. Depuis le seuil de la porte de derrière, il découvrit un champ en pente abrupte envahi de mauvaises herbes brûlées par le givre, et il s'imagina la famille prise de panique s'enfuyant devant un tir de barrage qui menaçait et espérant se mettre en sécurité de l'autre côté de la colline. Il comprit que la fillette était seule et qu'elle allait sans doute mourir de faim.

Il retourna auprès d'elle et lui demanda de lui donner son nom complet.

« *Amélie Melançon.* » Elle plissa les paupières. « *Et le vôtre ?*

– Sam Simoneaux. »

Elle répéta son nom, les yeux écarquillés.

« *Il y a des Français en Amérique ?* »

Il lui expliqua d'où il venait, et lui dit que, de fait, il y avait des familles d'origine française dans toute la partie ouest de son État. Il décrivit La Nouvelle-Orléans, et lui demanda si elle en avait entendu parler.

« *Mais oui, monsieur.* »

Un nouveau spasme lui parcourut le bras et la fit se plier en deux. Il écouta sa respiration haletante et fixa les flammes jusqu'à ce que la douleur semble s'amenuiser. Ensuite, il lui expliqua qu'il allait chercher un médecin, bien qu'il n'eût pas la moindre idée d'où il pourrait en dénicher un. Il s'assit à son côté et, tentant

de la réconforter du mieux qu'il le pouvait, la pria de lui parler des villageois disparus.

Le regardant fixement, elle lui demanda :

« *Depuis combien de temps êtes-vous en France ?*

– *Je suis arrivé le jour où la guerre était finie.* »

Elle renifla et esquissa un sourire triste.

« *Eh bien, monsieur Sam, votre nom devrait être Lucky, le Chanceux.*

– Moi ? Je n'en suis pas si sûr ! »

Il entendit un moteur crachoter et se releva pour voir s'approcher une grosse décapotable de l'armée anglaise. Trônant sur la vaste banquette arrière, le capitaine, auquel il manquait un bras, se pencha pour observer la fillette qui se balançait d'avant en arrière sur le muret, puis le corps de ferme dévasté, et, enfin, Sam, qui le salua. Le capitaine fit une grimace et, sans s'adresser vraiment au soldat, demanda :

« Américain ?

– Oui, mon capitaine.

– Y a-t-il eu d'autres blessés ?

– Pas que je sache, mon capitaine.

– Je vois. Vous tiriez au pigeon, j'imagine.

– Non, mon capitaine, on essayait de faire exploser un tas d'obus. »

L'officier le dévisagea longuement, comme s'il tentait de comprendre comment fonctionnait la cervelle d'un homme habitué aux grands espaces déserts de l'Amérique où on peut lancer des obus toute la journée sans jamais rien endommager d'important.

« Mon capitaine, cette petite fille était seule dans la maison et je pense qu'elle est orpheline. Qu'est-ce qu'on peut faire pour elle ? »

L'officier sembla éberlué par cette question.

« Soldat, combien de temps cela fait-il que vous êtes dans les parages ? »

Sam haussa les épaules.

« Bientôt deux mois. »

Il jeta un regard impuissant alentour, sentant qu'il lui manquait une expérience commune indispensable. Le chauffeur renifla.

« Je vois. » Le moignon du bras de l'officier sursauta sous la manche repliée, en une sorte de mouvement fantôme. « Savez-vous combien d'orphelins errent sur ces routes ? Réfugiés dans ce qu'il reste de forêts ? Ils sont désespérément à la recherche de vagues parents qui sont déjà chargés d'enfants venant des autres branches de la famille. La plupart d'entre eux finissent à l'orphelinat. Vous voulez vraiment qu'elle y soit placée ?

– Je ne sais pas, mon capitaine. »

L'officier regarda de nouveau la fillette.

« Dans quel état est sa main ?

– Elle a eu un doigt sectionné.

– Pas d'infection ?

– Non, mon capitaine.

– Alors je vous conseille de la laisser là, si c'est ce qu'elle souhaite. Quelqu'un de sa connaissance finira par revenir, et elle pourra se faire adopter. Ce district est sous mon autorité. Dites-lui qu'elle peut marcher jusqu'à Pilars, à environ sept kilomètres d'ici, pour montrer sa main au toubib de l'armée si elle ne guérit pas toute seule.

– Vous voulez que je la laisse ici ? »

Le capitaine leva le menton et balaya les environs du regard.

« Là, vous voyez, cette maison a encore un toit. Elle n'a qu'à y rester. »

Il tapota l'épaule de son chauffeur, et la grosse voiture s'extirpa d'une ornière pour s'éloigner pesamment.

Sam baissa les yeux vers la fillette et l'interrogea pour savoir si elle voulait rester dans cette maison.

« *C'est la maison de mon oncle. Il est mort.* »

Il lui demanda si cela l'effraierait de rester dans la maison de son oncle mort. Elle le regarda douloureusement et répondit que les vivants étaient plus terrifiants que les morts. C'était quelqu'un

de vivant qui avait fait exploser sa maison. Il examina une fois de plus le toit de chaume en flammes.

« *C'était un accident,* dit-il, *la guerre est finie.*

– *Non.* »

Elle lui expliqua que, pour elle, la guerre n'était pas terminée, et elle se remit à pleurer, en brandissant son pansement rouge de sang.

Il reprit place à côté d'elle sur le muret de pierre et appuya la tête de la petite contre sa poitrine. Elle sentait mauvais et un pou se glissa entre ses doigts, mais il la serra contre lui en répétant : « C'est fini, c'est fini. »

Elle secoua la tête et gémit :

« *Jamais, jamais pour moi.* »

Il passa le reste de la journée à arranger la maison, condamnant à l'aide de planches une fenêtre qui avait volé en éclats, remettant en place la porte d'entrée et, tout en travaillant, il lui parla de son enfance et de l'endroit où il vivait désormais. Il lui montra comment faire du feu, bien qu'elle l'ait assuré qu'elle savait déjà, et il lui expliqua comment changer son pansement et nettoyer sa blessure. À la tombée du jour, il lui dit qu'il était désolé de ce qui était arrivé à l'autre maison, et d'un air inquiet elle lui demanda s'il comptait de nouveau utiliser son canon. Non, répondit-il, ils avaient tenté une expérience qui n'avait pas marché.

« *Bon, si la fusillade s'est enfin arrêtée, peut-être que mes voisins seront bientôt de retour.* »

Il posa devant elle sur la table de cuisine mal équarrie une assiette, et il se mit en devoir de chercher de quoi la remplir, se demandant comment elle allait se débrouiller en attendant que quelqu'un se montre ; elle avait perdu toute sa famille. Il l'interrogea pour savoir si elle savait lire.

« *J'étais la première de ma classe* », répondit-elle crânement.

Dans une pièce, il avait trouvé quelques livres au fond d'un petit meuble, et il lui en rapporta deux ou trois qu'il posa à côté

de son assiette. Elle repoussa une mèche de ses cheveux noirs et en prit un entre ses mains. Il y avait là un roman de Dickens et un autre de Twain, traduits en français, et des œuvres de Stendhal et de Flaubert dont il ne reconnut même pas les noms.

« *Peut-être ceux-ci peuvent t'aider à passer le temps.* »

De sa main ensanglantée, elle ouvrit l'un des volumes.

« *Monsieur Lucky, ma mère m'a dit que le temps passe sans notre aide.* »

Ce même soir, il regagna son peloton à cheval, et il arriva bien après la tombée de la nuit. Il rapporta à ses compagnons ce qu'il avait découvert, expliquant qu'il avait dû laisser une enfant avec quelques bougies, huit pommes de terre toutes fripées, et des rations de nourriture trouvées dans les sacoches de sa selle. Les autres se félicitèrent que l'obus égaré n'ait pas causé plus de dégâts, mais Sam, lui, ne voyait pas de quoi se réjouir. Son oncle lui avait appris qu'on avait peu de chance de revenir sur les actions de sa vie, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Le lieutenant sortit de la poche de sa tunique une enveloppe qu'un coursier à motocyclette avait apportée une demi-heure plus tôt, puis il se pencha à l'abri du vent contre le camion et tenta de lire le message à la lueur d'une allumette.

« Nous étions si occupés à nous demander quand vous alliez revenir et à partager un excellent cognac avec ce pauvre coursier que j'en ai oublié de lire ce message. » Au bout d'un moment, il releva la tête d'un mouvement brusque. « Cette fois, c'est fini.

– Qu'est-ce qu'on est censés faire exploser maintenant ? demanda Sam en tendant sa timbale vers la bouteille que tenait Robicheaux.

– Plus rien. » Le lieutenant jeta l'enveloppe en direction de l'épave du camion et sourit à la cantonade. « La plupart des unités ont été rappelées à Paris. L'opération de nettoyage est arrêtée et, pour une raison mystérieuse, on dépêche notre peloton vers

le sud de la France. Je me demande bien pourquoi on nous avait envoyés ici pour commencer.

– Une idée comme une autre qu'ils s'étaient fourrée dans le crâne, dit Sam tandis que l'alcool lui brûlait le gosier.

– Que voulez-vous dire ? Une illusion ?

– C'est comme ça que ça s'appelle ? Je veux dire qu'un général qui n'a jamais mis les pieds ici s'est imaginé qu'on pourrait nettoyer les lieux avec un balai et une pelle. Quand on réfléchit à une idée pendant trente secondes au lieu de la semaine entière qu'il faudrait, on finit par se faire pas mal d'illusions, comme vous dites.

– Oh, venez donc vous asseoir et resservez-vous », lui conseilla le lieutenant.

Sam tendit la main en direction du champ de bataille.

« Vous pensez que je pourrai retourner voir comment va la petite ?

– Non, absolument pas. Nous avons des ordres.

– Mais plus tard ? Quand j'aurai une perm' ?

– On nous envoie plutôt loin d'ici. Et ensuite, retour au pays, j'imagine.

– Il faut pourtant que je sache ce qu'elle devient. »

Le lieutenant but une gorgée de cognac dans sa timbale en fer-blanc.

« Vous n'êtes pas exactement ici en touriste. Et vous ne pouvez pas vraiment rentrer en Amérique avec une gamine française dans votre paquetage. » L'alcool le rendait plus hardi et plus bavard. Il vida sa timbale. « Je suis navré, mais elle devra se débrouiller toute seule, exactement comme nous tous. »

Sam s'adossa au camion et fit glisser sa main au bord de l'énorme trou du capot. L'éclat d'obus aurait pu tout aussi bien le traverser lui, de part en part.

« La petite Française m'appelait Monsieur Lucky. Comme si c'était mon nom.

– Et pourquoi ?

– Parce que je suis arrivé ici après la signature de l'armistice. Parce que je suis passé au travers.

– On peut imaginer pire comme surnom », répondit le lieutenant en se rapprochant des autres hommes, pelotonnés dans leurs couvertures, qui se passaient la grosse bouteille de main en main.

Sam contempla sous les rayons de la lune ce désastre qui s'étendait de la mer du Nord à la Méditerranée, et même au-delà, conscient que le sort d'Amélie n'était qu'une infime particule de cette catastrophe planétaire, que des mères, du Nebraska à la Mésopotamie, mettaient désormais le couvert pour des familles amputées, et que d'innombrables enfants attendaient qu'une porte s'ouvre sur un parent venu les chercher. Il aurait tellement voulu pouvoir aider la fillette, mais la guerre l'emportait lui aussi comme un fétu de paille, et dès le lendemain soir il serait à des centaines de kilomètres de sa protégée.

Assis sur sa couverture étendue sur un arbre abattu, Robicheaux l'appela :

« *Simoneaux, viens ici, petit boogalee !* »

Dans le noir, Sam se dirigea vers cette voix.

« Donne-moi donc un coup à boire, si t'as pas mis de la bave partout sur cette bouteille.

– Ce cognac, c'est un vrai tord-boyaux, intervint Comeaux. On pourrait désinfecter une pissotière avec. »

Sam but jusqu'à ce que les larmes lui montent aux yeux.

« *Maudit fils d'putain !* s'exclama-t-il.

– Je croyais que tu ne voulais plus parler français, s'étonna Robicheaux.

– Un alcool pareil serait capable de vous faire parler chinois. »

Sam avala une autre rasade, et au bout de quelques minutes une autre encore, parce que la bise s'était levée et qu'il faisait glacial. Comeaux raconta une blague, mais personne ne rit, et le lieutenant tenta d'expliquer à quoi ressemblait la vie dans l'Indiana. Tout le monde avait la tête ailleurs. Enfin, après un long silence, l'un des hommes grommela dans le noir :

« Je vois toujours pas à quoi ils pensaient qu'on allait servir en nous envoyant ici.

– Pourtant, dit le lieutenant en tendant le bras vers le nord, songez à ces millions de tonnes d'obus qui sont encore là et qui n'ont pas détoné. »

Sam suivit du regard la direction indiquée et, attristé par les événements de la journée, il répondit :

« Oui, mais pensez à tous ceux qui ont explosé pour de bon ! »

Chapitre 3

1921

Sam était rentré d'Europe avec l'idée qu'il ne fallait pas trop se fier aux apparences et que le monde était un endroit beaucoup plus dangereux qu'il ne l'avait cru. Comme la plupart de ses camarades, il n'avait pas vraiment compris ce qu'il avait traversé. Certains de ses amis étaient revenus atteints de névrose traumatique, ils étaient déprimés, soupçonneux, et désorientés. La plupart d'entre eux retrouvèrent leur emploi et tentèrent d'oublier la guerre en travaillant, et ils finirent par y arriver : les artilleurs vendaient des voitures, et les mitrailleurs des miches de pain. Sam se réjouissait de n'avoir tué personne, parce que ceux dont il savait que c'était le cas avaient du mal même à déambuler dans Canal Street : le moindre pot d'échappement qui pétaradait les faisait immédiatement s'aplatir sur la chaussée.

Depuis deux ans, Sam était responsable d'étage chez Krine, un grand magasin qui comptait quatre niveaux très hauts de plafond où on trouvait des vêtements pour les deux sexes, tous les âges et tous les budgets ; des chaussures qui allaient du richelieu verni sang-de-bœuf cousu main aux bottes en caoutchouc malodorantes qui menaçaient de fondre si on marchait avec sur une grille d'aération ; une gamme tout aussi large de meubles, d'articles de mercerie et de disques pour phonographes ; et une cafétéria où on servait aussi bien du steak grillé que de pâles bouillons. Sur une mezzanine ouverte, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, on avait installé une sorte de salon pour dames sans vocation

commerciale particulière. Entre 10 heures du matin et 5 heures du soir, Maurice, le quatrième fils d'Isaac Krine – et sans doute le plus musicien des cinq – y jouait des grandes orgues. Sam demandait à ses collègues de l'appeler Lucky et il racontait à tous l'histoire de l'Armistice parce qu'il savait que cela leur faisait plaisir. Il était heureux d'être à La Nouvelle-Orléans plutôt qu'à la ferme, heureux de se débarrasser peu à peu de son accent des bayous, de son visage buriné par le soleil, de son uniforme, des explosions et du crottin de cheval.

Krine se trouvait sur Canal Street, non loin des secteurs de la ville en pleine décrépitude – même le célèbre Quartier Français, qui, de l'avis de Sam, abritait des gens à la fortune et à la logique bien précaires… Le magasin souffrait du classique vol à la tire, d'un ou deux cambriolages à main armée par an – en général à la bijouterie –, de tentatives d'incendie criminel diverses, sans parler des rixes occasionnelles entre prostituées au rayon des cosmétiques.

Sam sortit du bureau, roulant des épaules sous la fine laine de son costume d'été impeccablement repassé, et entreprit d'inspecter les larges allées. Chaque matin, il glissait une fleur fraîche à sa boutonnière, inspectait ses cheveux châtains et la ligne de ses mâchoires carrées dans le miroir du rayon bijouterie, avant d'entreprendre la tournée immuable des dédales du magasin, attentif non seulement à la conduite des clients mais aussi à cette immense caverne elle-même, avec ses innombrables lustres suspendus six ou sept mètres au-dessus du sol à des médaillons de plâtre – si M. Krine repérait une ampoule grillée avant lui, son salaire était amputé de cinq *cents*. Ce lundi de la fin juin, pour se frayer un chemin dans le rayon femmes, il avait aux pieds des chaussures à lacets et semelles en caoutchouc, et marchait à pas souples et lents pour qu'on ne l'entende pas approcher. Il était un peu gêné de s'équiper ainsi de chaussures susceptibles de tromper l'ennemi, mais c'était le métier qui le voulait. La semaine précédente, il avait découvert un type occupé à s'emplir